

Mariano D'Ambrosio

Chercheur indépendant

La mémoire au travail dans *Lieux* de Georges Perec

En mai 2022, les Éditions du Seuil ont publié une œuvre inédite de Georges Perec, *Lieux*. Paru quarante ans après la mort de l'auteur, *Lieux*, un des plus vastes et importants projets inachevés de Perec, était aussi l'un des mieux connus. En effet, l'auteur avait mentionné à plusieurs reprises ce travail dans certains de ses entretiens et écrits, notamment dans *Espèces d'espaces*, en 1974. Par la suite, après l'abandon définitif de *Lieux*, quelques-uns des textes, faisant partie du projet, avaient été publiés dans diverses revues. Enfin, après la mort de l'auteur, le critique Philippe Lejeune, ayant eu accès à l'ensemble de *Lieux* conservé dans le Fonds Georges Perec déposé à la Bibliothèque de l'Arsenal, a consacré à cette œuvre inaboutie une large partie de son essai *La mémoire et l'oblique. Georges Perec autobiographe*, paru en 1991. Ainsi, bien qu'inédit dans son intégralité, *Lieux* n'a jamais été totalement inconnu des lecteurs de Perec, c'était au contraire devenu une sorte de « projet mythique » (Perec, 2022, p. 9).

La publication posthume de cet ouvrage très attendu ouvre la voie à de nouvelles lectures et relectures critiques. Après l'étude de Philippe Lejeune, en effet, peu de spécialistes, dont Derek Schilling et Annelies Schulte Nordholt, ont choisi de se pencher sur ce chantier longtemps resté au simple état d'archive. « *Lieux* n'a d'existence qu'en tant qu'archive », écrivait par exemple Schilling en 2006. Aujourd'hui, l'accessibilité de l'œuvre à tout lecteur appelle à renouveler sa lecture, en prenant en compte à la fois sa nature de projet abandonné, l'histoire de sa publication et, tout simplement, son texte, qui nous est finalement donné dans son entièreté. À partir de cette perspective, et dans le sillon de l'étude de Lejeune sur Georges Perec autobiographe, cet article se propose de (re)lire *Lieux* en tant qu'œuvre charnière dans l'évolution des réflexions

■ Mariano D'Ambrosio – docteur en littérature comparée et chercheur indépendant ; email : marianz82@hotmail.com

ORCID iD : <https://orcid.org/0000-0002-6465-5634>

de Perec sur la mémoire, où émergent tous les questionnements, les tâtonnements, les incertitudes de l'auteur vis-à-vis de la matière autobiographique, dans une écriture toujours mouvante, errante, déjà ouverte au multiple et au potentiel.

Histoire et destin de *Lieux*

En 1974, dans *Espèces d'espaces*, Perec (1985, p. 76-77) explique avoir choisi en 1969 douze lieux parisiens, tous liés à sa vie et ses souvenirs. Chaque mois, il envisage de faire la description de deux de ces lieux. L'une est à faire sur le lieu même, selon une modalité descriptive, la plus neutre possible. L'autre est à faire dans un endroit différent : il s'agit d'évoquer de mémoire tous les souvenirs rattachés à ce lieu qui viendront à l'écrivain. Une fois rédigées, les descriptions sont glissées dans une enveloppe que Perec scelle à la cire, et qu'il n'ouvrira qu'à la conclusion du projet. Chaque année, pendant douze ans, l'opération se répète. Perec prend aussi le soin de décrire chacun des lieux en un mois différent de l'année et de ne jamais décrire le même couple de lieux le même mois : pour faire cela, il programme l'ordre de rédaction des textes en s'appuyant sur un algorithme, le bi-carré latin orthogonal d'ordre 12.

Commencée en janvier 1969, la double série de textes (288 prévus au total) était initialement censée se terminer à la fin de l'année 1980. Dans *Espèces d'espaces*, toutefois, la date indiquée pour la conclusion du projet est 1981, puisque Perec, préoccupé par un autre projet (le tournage du film tiré d'*Un homme qui dort*), affirme avoir sauté l'année 1973 et avoir pris, en conséquence, un an de retard. Cependant, après plusieurs moments de ralentissement et de mise en pause de l'ambitieux projet, l'auteur décide de l'abandonner vers la fin de 1975 : seuls 133 textes sur 288 auront été rédigés.

Le temps et son écoulement, les lieux du souvenir entre remémoration et description neutre de leur état actuel, l'observation du fonctionnement même de la mémoire personnelle : les thèmes de ce projet reflètent les préoccupations de l'auteur dans la période 1969-1975 pendant laquelle il travaillait, pas toujours de manière constante, et pas toujours en respectant son plan d'origine, sur ces *Lieux* et, parallèlement, sur de nombreux autres ouvrages, souvent autobiographiques, et souvent inaboutis. Ce programme de travail avait été détaillé par Perec dans une lettre adressée à Maurice Nadeau le 7 juillet 1969, restée inédite jusqu'en 1988 et publiée en 1990 dans le recueil posthume *Je suis né* (Perec, 1990, p. 51-66). Dans cette lettre, fondamentale pour saisir l'ampleur de la démarche autobiographique entamée par Perec en 1969 et très citée par les spécialistes de l'auteur, Perec annonçait « un vaste ensemble autobiographique, s'articulant autour de 4 livres » : *L'arbre*, reconstruction à développement non linéaire de l'arbre généalogique de la famille de l'auteur ; *Lieux où j'ai dormi*, catalogue de chambres qui esquisse « une sorte d'autobiographie vespérale » ; *W*, présenté comme « un roman d'aventures, un roman de voyages, un roman d'éducation (bildungsroman !) » ; et *Lieux*, pour lequel sont aussi pressentis les titres d'inspiration roussélienne *Loci soli* ou *Soli loci*. Perec décrit à Nadeau cette dernière

œuvre à peu près dans les propres termes qu'il utilisera en 1974 dans *Espèces d'espaces*, avec la même idée du triple vieillissement des lieux, de l'écriture et des souvenirs. Le projet a pour ambition, explique-t-il, d'incorporer le temps : « le temps retrouvé se confond avec le temps perdu ; le temps s'accroche à ce projet, en constitue la structure et la contrainte » (1990, p. 59-60).

De ces projets, un seul sera mené à terme : *W*, devenu entretemps *W ou le souvenir d'enfance*. Commencé, comme *Lieux*, en 1969, après une publication sous forme de feuilleton abruptement interrompue, il sera publié dans sa forme définitive en 1975, l'année même où Perec décide d'abandonner *Lieux*. Bien qu'il n'existe pas de déclarations explicites de l'auteur mettant en relation la publication de *W ou le souvenir d'enfance* et l'abandon de *Lieux*, il semble fort probable que la parution du premier, qui mobilise plusieurs thèmes, idées, images et démarches d'écriture appartenant aussi à *Lieux*, ait d'une certaine manière déclenché l'arrêt du deuxième. En octobre 1974, par exemple, dans le cinquième *souvenir* de la rue Vilin, Perec annoté : « Il en va de la rue Vilin/ comme de la rue de l'Assomption :/ cette année je n'ai pas envie de/ m'en souvenir, sans doute parce que/ c'est cette année que j'ai écrit *W* » (2022, n° 115)¹. C'est comme si, après *W*, une page pouvait finalement se tourner. L'« effervescence autobiographique » de Perec (Lejeune, 1991, p. 36) semble céder le pas à une phase nouvelle, moins centrée sur l'écriture de soi et s'ouvrant au foisonnement de la fiction. « Le romanesque, le goût des histoires et des péripéties, l'envie d'écrire des livres qui se dévorent à plat ventre sur son lit » (Perec, 2003, p. 10) l'emportent sur l'autobiographique. *La vie mode d'emploi*, projet mentionné, tout comme *Lieux*, dans *Espèces d'espaces*, paraîtra en 1978.

Une publication impossible ?

Le premier lecteur de *Lieux* a été, comme mentionné, le critique Philippe Lejeune, qui a participé avec Ela Bienefeld, cousine de l'auteur, à l'ouverture des cent trente-trois enveloppes contenant les textes que Perec avait rédigés pour l'ouvrage. Le spécialiste y consacre un long chapitre de son essai *La mémoire et l'oblique. Georges Perec autobiographe* : une situation inhabituelle et paradoxale, pour un généticien comme Lejeune, que de devoir commenter et analyser « un avant-texte sans texte » (1991, p. 152). Deuxième paradoxe : enfin publié, *Lieux* est aujourd'hui un texte à part entière, une œuvre inédite précédée pourtant par sa critique. Les « bombes du temps » conçues par Perec (1985, p. 77) ont déflagré après quarante ans, une couche de temps supplémentaire complètement imprévue pour un projet qui, dès sa conception,

1. Nous avons décidé, pour *Lieux*, de donner la référence au numéro de texte (abrégé en *n°*) et non au numéro de page, pour permettre de retrouver aisément les citations aussi dans la version électronique de l'œuvre. Pour toute citation des textes d'introduction ou des notes de l'œuvre, par contre, les numéros de page seront indiqués.

conviat le temps à se faire « coauteur de l'œuvre », selon la formule de Claude Burgelin (Perec, 2022, p. 11).

En 1991, pourtant, Lejeune exprimait de forts doutes à l'égard d'une publication future de l'ouvrage. Un travail inabouti comme *Lieux* pose en effet un problème majeur : il demeure impossible de savoir comment l'auteur aurait décidé d'utiliser le matériel accumulé. Le même Perec, dans les passages qu'il appelle *métatopiques*, s'était interrogé à cet égard, sans pouvoir apporter de solution. « Quel sera exactement mon travail au 1^{er} janvier 1981 ? Relire et publier ? Établir un index ? (sans doute). Tout réécrire, en ne me servant de ces textes que comme de notes ? », se demande-t-il le 28 juin 1969, après avoir rédigé son premier souvenir de la rue de la Gaité (2022, n° 12). Toute décision est donc renvoyée à la fin du projet : c'est seulement à ce moment-là, quand il aurait ouvert les enveloppes et relu tous les textes, que Perec aurait décidé si et comment les éditer, comment les monter, quoi en faire. Aurait-il gardé les textes, ou aurait-il utilisé ses annotations pour écrire un ouvrage tout à fait différent ? Dans quel ordre aurait-il choisi de présenter ces textes ? Aurait-il divisé les deux séries souvenir/réel, aurait-il choisi un ordre chronologique ou alphabétique, aurait-il suivi la structure dictée par le bi-carré latin ? Qu'aurait-il fait des photographies qu'il avait parfois fait prendre sur place, ou des documents disparates glissés dans les enveloppes, susceptibles, comme il l'avait signalé, « de faire plus tard office de témoignages » (Perec, 1985, p. 76) ? Aucune réponse n'est possible, ce qui fait qu'en 1991, Lejeune se demandait : « pourra-t-on publier *Lieux* ? » (1991, p. 152), et objectait que « quel que soit le type de montage qu'on adopte, on ne pourra pas présenter le résultat comme une œuvre de Perec. Ce sera un document » (1991, p. 27).

En décidant de publier *Lieux* et de le présenter comme une œuvre de Perec, les éditeurs se sont donc confrontés à ces questionnements de la critique spécialiste, en y répondant ouvertement dans le très utile péri-texte qui accompagne l'œuvre, constitué de : un court texte défini comme *liminaire* du directeur de la collection « La Librairie du XXI^e siècle » Maurice Olender ; un *avant-propos* de Sylvia Richardson, ayant droit de Georges Perec et maître d'œuvre de l'ouvrage ; une *préface* du critique Claude Burgelin ; et une *introduction* de Jean-Luc Joly, responsable de l'établissement et de l'annotation du texte. Cette prolifération paratextuelle n'est en rien gratuite, mais elle agit comme gage de légitimité de l'opération éditoriale, la situe et l'explique, en donnant aux lecteurs les clés et les repères nécessaires pour approcher l'œuvre. Aussi, ces paratextes illustrent la solution trouvée au problème relatif à l'ordre de présentation des textes composant l'œuvre. *Lieux*, fidèlement à son titre pluriel, s'est dédoublé : d'un côté, une édition classique, papier, qui choisit de présenter les textes en suivant l'ordre contraint du bi-carré latin qui avait guidé le programme d'écriture de Perec ; de l'autre, une édition électronique, hypertextuelle, offrant aux lecteurs la possibilité de suivre différents parcours, de monter les textes selon les critères de leur choix ou bien de les parcourir au gré de leurs envies, en donnant lieu ainsi à « cent mille milliards de *Lieux* », à un « nombre incalculable de possibilité de lecture » (Perec, 2022, p. 7 et 9).

Les éditeurs de *Lieux* ont donc fait le pari de réaliser une édition qui soit capable, en même temps, de répondre aux exigences philologiques des spécialistes de Perec, à travers un ultra-minutieux travail d'établissement des textes et un appareil paratextuel monumental (multiples introductions, notes abondantes, trois index), et aussi d'aller vers le lecteur de manière dynamique, en le conviant dans le texte, en l'invitant à réassembler les pièces comme il le désire, en lui laissant un espace pour annoter les textes à loisir. L'œuvre, qui pourrait être de lecture difficile par sa nature fragmentaire, hétérogène, provisoire, inachevée, souvent intime, se fait ainsi *scriptible*, vivante, s'ouvre au jeu du potentiel et du multiple, au dialogue entre l'écrivain et le lecteur. Il s'agit d'une approche qui se veut fidèle à la poétique développée par Perec tout le long de sa production, à son goût pour l'expérimentation, à son engagement oulipien. Ainsi, Richardson affirme être convaincue que Perec « aurait été le premier à vouloir s'appuyer sur les possibilités ludiques et exploratoires offertes à l'heure actuelle par l'édition numérique de pointe » (Perec, 2002, p. 10). De même Joly, dans son introduction, évoque la « dimension interactive, hypertextuelle par anticipation » (Perec, 2022, p. 44) que Perec envisageait pour l'œuvre dès 1969, quand il songeait déjà à l'inclusion d'un index. La nature mouvante, dynamique de ces *Lieux*, déjà inscrite dans le projet (dans sa structure combinatoire, dans les allées et venues entre les séries de souvenirs et réels, dans le jeu de la répétition auto-imposée), est ainsi mise encore plus en valeur par la présentation hypertextuelle et interactive des textes. Ce choix rend possible une publication qui était considérée comme presque impossible et permet d'atteindre un objectif que l'auteur n'aurait pas renié : ces *Lieux*, nés d'une démarche autobiographique, d'un travail mémoriel, deviennent enfin véritablement pluriels, « une chose qui est partagée » (Perec, 1990, p. 83).

Lire *Lieux* : une écriture en mouvement, un laboratoire multiple

Lieux, comme mentionné, naît sous le signe du multiple, du composite, de l'hétérogène. Tout d'abord, il y a une multiplicité de lieux : douze lieux parisiens, rues, carrefours, places ainsi qu'un passage, liés aux souvenirs personnels et aux expériences de vie de l'auteur, mais qui pourraient appartenir aussi aux mémoires et expériences d'autrui : comme Perec l'écrit dans *Espèces d'espaces*, « la rue n'appartient en principe à personne » (1985, p. 66). Chacun de ces lieux est décrit plusieurs fois, selon deux modalités complètement différentes, qui tiennent de deux genres littéraires apparemment opposés : d'un côté, l'évocation des mémoires suscitées par ces lieux ; de l'autre, la description la plus neutre possible de ces mêmes lieux, figés dans l'instant où l'écrivain se rend sur place pour les observer. Ce jeu n'est pas rigide pour autant, mais est constamment brouillé par les aléas de l'écriture. Se souvenir d'un lieu peut faire par exemple surgir des mémoires de lieux différents ; dans les descriptions prétendument *objectives* s'immiscent parfois des souvenirs, ou émerge le constat d'une iné-

vitale subjectivité du regard ; parfois l'opération de se remémorer un lieu n'est pas concluante, tandis que d'autres fois le trajet exécuté pour se rendre à un endroit paraît plus intéressant que la description du lieu même ; et ainsi de suite.

L'œuvre est animée par un mouvement incessant, entre objectivité et subjectivité, réel et souvenir, lieu et mémoire, matériel et immatériel, espace et temps, stabilité et instabilité, répétition et variation ; c'est aussi une confrontation serrée, pour le dire avec Baudelaire et comme l'a remarqué Annelies Schulte Nordholt² (2014, p. 2), entre *la forme d'une ville et le cœur d'un mortel*. Cette dialectique, d'ailleurs, cette tension, s'étend également aux rapports des souvenirs entre eux et des descriptions des lieux entre elles. À ce dynamisme interne, inhérent à la matière même de l'œuvre, s'ajoute un dynamisme externe, du côté du lecteur, dû aux infinies possibilités de montage des textes. Enfin, peu importe que le lecteur décide de parcourir les cent trente-trois *Lieux* en suivant l'ordre de présentation du livre (qui, étant imposé par le bi-carré latin, reste tout de même non linéaire), ou qu'il décide dans la version électronique de monter à sa guise les textes, voire de les parcourir au gré du hasard, comme un flâneur dans les rues de la ville : la probabilité de s'égarer est très haute. Le propos essentiel de toute l'œuvre, selon Perec, serait d'ailleurs l'errance, ou mieux : « l'errance et son envers : la recherche du lieu » (2022, n° 37).

Errer : « Aller ça et là, à l'aventure, sans but précis », explique le dictionnaire Larousse ; ou bien : « Être égaré et aller sans direction précise en cherchant son chemin » ; ou bien encore : « Tomber dans l'erreur, se tromper ». Il y a de tout cela dans *Lieux* : les tâtonnements d'un projet mené sans savoir à l'avance à quel résultat s'attendre, en prenant simultanément des chemins différents, comme pour n'en écarter aucun, les déviations dictées par la curiosité, et la frustration des impasses qui empêchent de trouver la bonne route. Pourtant, l'errance, dans *Lieux*, n'est pas seulement thème, propos, métaphore, mais pratique véritable, concrète, incarnée dans la démarche de l'écrivain qui bouge, de mois en mois, d'année en année, d'un lieu à l'autre, s'y rendant physiquement, et qui souvent écrit ses notes en marchant, cahier et stylo à la main, tel un explorateur urbain. Cette exploration, ce mouvement continu, est l'un des aspects les plus fascinants de l'œuvre qui, justement parce qu'elle est inaboutie, se présente au lecteur comme pleinement expérimentale. *Lieux* est en effet assimilable à une expérience qui recourt à une hétérogénéité de modalités d'écriture (presque une méthode essai-erreur) pour les *pratiquer*, les *essayer*, les *tester*, les *mettre à l'épreuve pour en vérifier les propriétés*, ou bien pour *vérifier une hypothèse ou l'invalider de cette observation*, en accord avec les définitions données par le dictionnaire au mot *expérience*.

2. Nous signalons qu'une monographie sur *Lieux* d'Annelies Schulte Nordholt, titrée *Georges Perec et ses lieux de mémoire. Le projet de Lieux*, est parue en septembre 2022 aux éditions Brill (Leyde, Pays-Bas), dans la collection « Faux titre ». Nous n'avons malheureusement pas pu consulter cet ouvrage, sorti contemporanément à la rédaction de cet article.

La préoccupation principale de l'œuvre est, bien évidemment, de trouver un nouveau chemin, *oblique*, pour l'écriture autobiographique. Cette idée d'obliquité est, selon Lejeune, un des points marquants de la stratégie autobiographique de Perec qui, au lieu d'aborder de manière directe, linéaire, le récit de sa propre vie, recourt toujours à des détours, en optant pour l'indirect, le dévié, l'à-côté (1991, p. 44). Ainsi, une suite éclatée de descriptions de multiples lieux urbains, soumise à un élaboré jeu de contraintes, est proposée en alternative à un récit plus direct, commençant par exemple par la phrase « Je suis né » pour ensuite continuer en suivant l'ordre chronologique³. Dans *Lieux*, Perec commence aussi à explorer les possibilités de ce que Lejeune, se référant à *W ou le souvenir d'enfance*, appelle « autobiographie critique », c'est-à-dire « un travail critique sur sa propre mémoire » exercé « sous les yeux des lecteurs » (1991, p. 74-75). L'aspect le plus original de ce genre d'écriture autobiographique est la mise à l'épreuve de la mémoire : tout souvenir est systématiquement passé au crible du soupçon, remis en question ou évoqué plusieurs fois pour vérifier les écarts éventuels de la mémoire, la soumettant ainsi à une sorte de *stress-test*. Lejeune explique : « Il ne s'agit plus seulement de constater quelques lacunes et erreurs, après quoi on continue tranquillement son récit. On s'arrête, on s'obstine, pour faire jaillir, de la lacune ou de l'erreur, le sens » (1991, p. 75). C'est dans cette démarche dynamique, dans cette répétition obstinée qui a pour but d'observer les variations des souvenirs mis à l'épreuve de l'écoulement du temps, d'enregistrer ce qui a été effacé et ce qui au contraire ressurgit à la surface, ou encore ce qui, de manière inattendue, semble se préciser avec le temps au lieu de se brouiller, que l'écriture autobiographique de Perec s'inscrit. C'est, comme la définit Lejeune, une sorte de « phénoménologie de la mémoire » (1991, p. 192), une tentative de saisir la *mémoire active* (Perec, 1990, p. 82) dans son fonctionnement même, dans son mouvement.

Cependant, *Lieux* ne se limite pas uniquement à l'écriture biographique. Dans la série des *réels*, dans son écriture prétendument *objective* et dans le recours aux photographies et aux objets prélevés sur le terrain, semble se réaliser « une sorte d'ethnographie du quotidien » (Lejeune, 1991, p. 238) qui trouve de nombreuses résonances dans les travaux d'inspiration sociologique de Perec : *Espèces d'espaces*, les réflexions sur l'infra-ordinaire, l'implication dans la revue *Cause commune*. La rue, observée dans ses moindres détails, inclus les plus quotidiens ou ceux qui pourraient paraître banals, insignifiants (les passages des bus, les affiches publicitaires, les noms des magasins, les travaux en cours, les inscriptions sur les murs, et ainsi de suite) devient, en quelque sorte, « le vivier de la mémoire collective » (Lejeune, 1991, p. 238), qui se superpose à la mémoire personnelle de l'écrivain. Si, à cet égard, Lejeune rapproche *Lieux* à l'œuvre de 1986 de Marc Augé *Un ethnologue dans le métro*, d'autres critiques, comme Schulte Nordholt, ont comparé la démarche de Perec à un travail

3. Nous renvoyons au court texte *Je suis né*, écrit en 1970 (en pleine rédaction de *Lieux*), qui ouvre le recueil posthume éponyme (Perec, 1990, p. 9-14).

d'archiviste. Du reste la présence dans *Lieux* d'un aspect de témoignage, l'idée d'aller « voir avant que tout ça ne disparaisse »⁴, semble indéniable. Tel un historien ou un cartographe, Perec se rend dans plusieurs lieux parisiens en pleine transformation (la rue Vilin progressivement effacée, ou bien Montparnasse ou Jussieu), d'année en année il en enregistre les changements, les plus petits comme les plus marquants ; en même temps, la série des souvenirs mobilise un passé plus lointain encore, atteste d'autres changements de la forme de la ville. Par sa nature hybride, pourtant, *Lieux* dépasse largement l'opposition souvenir / réel qui est le moteur premier de l'œuvre. On trouve aussi dans les textes rédigés par Perec un côté journal intime, quelque chose qui tient de l'autoanalyse, voire de l'autohypnose⁵, ou encore un exercice du genre *lettre à soi-même dans le futur*. Il y a dans la pratique de la série un côté impressionniste, comme le remarque Schulte Nordholt (2008, p. 72), mais également quelque chose de surréaliste, voire, comme le dit Lejeune, un certain « sentiment de l'absurde » auquel il est difficile d'échapper parfois (1991, p. 150)⁶. On retrouve aussi le goût de l'expérimentation oulipienne, dans le jeu combinatoire de la structure, dans l'auto-imposition de contraintes d'écriture s'appliquant aussi au temps et à l'espace, dans la tentation de la multimodalité. Aussi, une partie non négligeable des textes appartient au métadiscours : l'auteur ne cesse de s'interroger sur le projet même, ses raisons, son but, son développement. En fin de compte, il est possible de lire *Lieux* comme un véritable laboratoire, un *ouvroir* pour le dire en termes oulipiens, où se trouvent aussi les ferments d'autres ouvrages que Perec élabore, écrit ou commence à rédiger dans la période 1969-1975 : *W ou le souvenir d'enfance* surtout, *Espèces d'espaces*, *Je me souviens*, et même, d'une certaine manière, *La vie mode d'emploi*.

De la mémoire comme travail à la mémoire comme appel

Le laboratoire de *Lieux* est abandonné, comme déjà mentionné, à la fin de 1975, peu après la publication de *W ou le souvenir d'enfance*. Dans les années suivantes, Perec dispersera en revue cinq séries de réels : une sorte de publication des résultats partiels d'une expérience terminée. Bien que les raisons de l'abandon de l'œuvre n'aient

4. Cette citation de *Courir les rues* de Raymond Queneau est utilisée dans le documentaire de 1992 de Robert Bober *En remontant la rue Vilin*.

5. La similitude entre *Lieux* (mais aussi *Je me souviens* et *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*) et l'hypnose a été faite par Philippe Lejeune (1991, p. 39). Schilling aussi (2006) parle d'« autoanalyse » et qualifie *Je me souviens* d'« hypnotique ».

6. Le même Perec donne comme consigne dans *Espèces d'espaces* : « continuer jusqu'à ce que le lieu devienne improbable, jusqu'à ressentir, pendant un très bref instant, l'impression d'être dans une ville étrangère, ou, mieux encore, jusqu'à ne plus comprendre ce qui se passe ou ce qui ne se passe pas, que le lieu tout entier devienne étranger, que l'on ne sache même plus que ça s'appelle une ville, une rue, des immeubles, des trottoirs... » (1985, p. 73-74).

jamais été vraiment expliquées par l'auteur, et qu'il est fort possible qu'il ait considéré *W ou le souvenir d'enfance* comme l'achèvement de la phase la plus intense de sa recherche autobiographique, le lecteur ne saurait ignorer les nombreuses déclarations explicites de lassitude à l'égard du projet que Perec sème dans *Lieux*. Entre autres : la rue de l'Assomption l'*emmerde* (2022, n° 70) ; très tôt il n'a plus envie de se remémorer l'Île Saint Louis ou même de s'y rendre ou de la décrire (voir le texte n° 96, « presque vide ») ; pour le passage Choiseul, il ne cesse de s'interroger sur les raisons qui l'ont amené à choisir un lieu qu'il n'a jamais vraiment fréquenté, et il se demande s'il n'arriverait pas au même résultat avec un Bottin (2022, n° 126) ; de l'avenue Junot, il dit qu'il s'agit d'un *quartier con* (n° 23), d'un *endroit con* (n° 30), qu'elle n'est *pas inspirante* (n° 51), qu'elle l'*emmerde* (n° 70), qu'elle l'ennuie « car c'est loin et il n'y a rien à décrire » (n° 107) ; de la rue de la Gaité il dit que « c'est une rue laide et triste, tout compte fait » (n° 77). Ainsi, l'incorporation active du temps dans le projet semble avoir trahi l'auteur : il s'attendait à pouvoir observer, à la fin de l'expérience, le vieillissement des lieux, de ses souvenirs et de son écriture, mais il semble n'avoir pas su prévoir le risque du vieillissement du projet même.

Le fait que le dernier texte de *Lieux* à avoir été rédigé (et donc le dernier présenté dans l'édition papier de l'œuvre) soit une description *in situ* de la rue Vilin, rue dont il est question dans *W ou le souvenir d'enfance*, n'est peut-être pas le fruit du hasard. Sur une petite feuille de bloc-notes à petits carreaux, Perec écrit :

Travail = torture

Sur un des panneaux en ciment qui couvrent la presque-totalité du côté impair de la rue 27.9.1975 vers 2 h du matin (2022, n° 138)

C'est sur cette équivalence entre travail et torture que se clôt donc l'expérience de *Lieux*. En septembre 1975, la rue Vilin, le cœur de la mémoire d'enfance de Perec, où il avait habité avec ses parents avant leurs tragiques disparitions, est presque entièrement détruite par les travaux de construction du parc de Belleville. Ces travaux pourraient en effet être considérés comme une torture lente, enregistrée année après année par Perec, qui revient ponctuellement assister à la disparition graduelle d'un lieu qui, peut-être plus que tous les autres, lui appartient.

L'équivalence entre travail et torture prend encore une autre résonance si l'on constate que la mémoire, chez Perec, est vécue comme un exercice, un travail physique parfois pénible. L'anamnèse requiert un effort⁷. Se rendre physiquement tous les mois sur un lieu est, à la longue, usant. Côté *souvenirs*, *Lieux* est, comme l'observe aussi

7. Perec explique la démarche d'anamnèse utilisée pour *Je me souviens* dans *Le travail de la mémoire* en ces termes : « En général il y avait entre un quart d'heure et trois quarts d'heure de flottement, de recherche complètement vague avant qu'un des souvenirs ne surgisse. Et dans cet instant il se passait des tas de choses intéressantes qui pourraient être l'objet d'un autre texte, montrant cette suspension du temps, ce moment où j'allais chercher ce souvenir dérisoire » (1990, p. 88).

Joly, « un véritable forçement de la mémoire » (Perec, 2022, p. 511). Il en va de même pour l'écriture, dans la description des réels. Il est significatif que, dans le chapitre sur la rue d'*Espèces d'espaces*, au paragraphe intitulé *Travaux pratiques*, Perec donne ce genre d'instructions (à soi-même ? aux lecteurs ?) : « S'appliquer » ; « Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne » ; « Se forcer à épuiser le sujet, même si ça a l'air grotesque, ou futile, ou stupide » (1985, p. 70-71). Dans le même ouvrage, à propos du projet de *Lieux*, il écrit aussi : « je m'efforce de décrire les maisons, les magasins, les gens que je rencontre, les affiches, et, d'une manière générale, tous les détails qui attireront mon regard », ou bien encore : « je m'efforce alors de décrire le lieu de mémoire, et d'évoquer à son propos tous les souvenirs qui me viennent, soit des événements qui s'y sont déroulés, soit des gens que j'y ai rencontrés » (1985, p. 76). Se souvenir et écrire représentent donc un effort, une discipline, un travail : peut-être aussi un impératif éthique, ou une torture auto-imposée. Il est d'ailleurs frappant d'observer dans la démarche de *Lieux* un mouvement de concrétisation, du figuré au physique, des thématiques de l'ouvrage. Quand on parle, pour *Lieux*, de mouvement, déplacement, errance, passage, on peut aussi bien entendre ces termes au sens propre, corporel.

Un autre terme qui pourrait être compris littéralement est *épuisement*, utilisé par Perec pour titrer sa *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, sorte d'appendice de *Lieux*. Une des consignes données par l'auteur dans *Espèces d'espaces*, on l'a vu, est : « Se forcer à épuiser le sujet ». Nous sommes presque amenés à nous demander de quel *sujet* il s'agit, et à quelle définition d'*épuiser* Perec se réfère : « Traiter à fond, de manière exhaustive un sujet, une question » ; ou bien : « Enlever à quelqu'un, à un groupe toute force, les mettre dans un état d'affaiblissement extrême » ; voire : « User jusqu'à l'extrême limite ». Le jeu de *Lieux* était probablement destiné à l'*épuisement du sujet*, car la démarche est extrême ou, comme la définit Perec lui-même, *monstrueuse* (1990, p. 58) : se souvenir de tout, tout enregistrer, ne rien oublier, pas même le banal, ce qui est à première vue éminemment futile. « Je ne veux pas oublier. Peut-être est-ce le noyau de tout ce livre : garder intact, répéter chaque année les mêmes souvenirs, évoquer les mêmes visages, les mêmes minuscules événements, rassembler tout dans une mémoire souveraine, démentielle », confie Perec (2022, n° 41). Mais « emprisonner le temps » (Perec, 2022, p. 526), comme il se propose de le faire, est une entreprise vouée à l'échec ; quant à l'espace, il n'est jamais donné, il faut sans cesse en faire la conquête (Perec, 1985, p. 122).

Comment sortir de telles impasses ? Une réponse possible était peut-être déjà dans inscrite dans *Lieux*, dans le passage du titre *Soli loci*, évoquant l'image d'un soliloque, à ce *Lieux* qui parle plutôt de *loci* collectifs : des rues, des places, des carrefours, des passages. Avant d'abandonner son projet, Perec se met à explorer de nouveaux chemins pour saisir les mouvements de la mémoire. En 1973, il commence à écrire *Je me souviens*, qu'il publiera en 1978. Il s'agit d'une liste de souvenirs sous forme de fragments, tantôt personnels, le plus souvent partagés par le plus grand nombre. Le livre se termine sur des pages blanches laissées à la disposition des lecteurs, pour

qu'ils prennent le relais de l'exercice, pour qu'ils participent en inscrivant eux aussi leurs souvenirs. Cette nouvelle approche, qui fait de la mémoire une *chose* ou une *cause commune*, est détaillée par Perec lors d'un entretien paru en mars 1979 sous le titre *Perec le contraire de l'oubli*, et qui a été republié dans le recueil *Je suis né* sous le titre *Le travail de la mémoire* (Perec, 1990, p. 81-93). Au cours de cette conversation avec Frank Venaille, Perec semble considérer comme terminée la phase où il avait « une véritable phobie d'oublier ». Pourtant, il affirme encore : « J'essaie de me souvenir, je me force à me souvenir ». D'ailleurs, son « travail sur la mémorisation » concerne toujours « la quotidienneté complètement mise à plat » et « la recherche de ma propre histoire de manière traditionnelle », reproposant ainsi la dialectique réel/souvenir des deux séries de *Lieux*. Mais une autre démarche s'ajoute, qui vise à désacraliser la mémoire et à la restituer dans sa collectivité, en suivant une approche que Perec définit comme *sympathique, unanime*, une projection, « un mouvement qui, partant de soi, va vers les autres ». Ainsi, la mémoire personnelle peut fonctionner comme déclencheur de celles des autres (« une approche de ma propre histoire mais dans la mesure seulement où elle est collective, partageable »), tandis que les mémoires des autres peuvent composer une « mémoire fictionnelle, une mémoire qui aurait pu m'appartenir », comme c'est le cas pour le projet sur Ellis Island réalisé avec Robert Bober. Raconter l'histoire des autres, la découvrir, l'interroger, ne serait donc qu'une autre manière possible de raconter la sienne, car la mémoire des autres est aussi « une mémoire qui nous concerne, bien qu'elle ne soit pas la nôtre, mais qui est, comment dire ! à côté de la nôtre, et qui nous détermine presque autant que notre histoire ». D'un côté, donc, un mouvement de l'intime au collectif, la mémoire individuelle qui s'offre aux autres comme un appel à un partage potentiellement infini ; de l'autre, le mouvement opposé, du collectif à l'intime, avec cette idée qu'il est possible de trouver dans toute histoire, dans tout lieu, même un *non-lieu* comme Ellis Island, « une mémoire potentielle », une « autobiographie probable » (Perec, 2019, p. 59). Après avoir investi la fiction dans *La vie mode d'emploi* (nommé par Perec *romans*, au pluriel) le multiple et le potentiel investissent enfin aussi la mémoire, les mémoires. C'est ce mouvement, ce travail, qui aujourd'hui a permis de redonner vie à *Lieux*.

Conclusion

Philippe Lejeune a écrit que, dans tous les textes de Perec, « il y a toujours une place pour moi, pour que je fasse quelque chose. Un appel à moi comme à un partenaire, un complice, je dois prendre le relais » (1991, p. 41). Cet aspect de *convivialité*, ce « fait passer » (Lejeune, 1991, p. 236), cet appel au partage, au jeu, au relais, est fondamental : il s'agit, au fond, d'une autre stratégie, peut-être plus efficace, pour contrer la menace de l'oubli, pour conjurer l'interruption de la transmission. Quand le travail de la mémoire personnelle ne suffit pas, quand le sujet est épuisé, l'appel aux autres,

à leurs traces, à leur(s) mémoire(s), peut remettre tout en mouvement, en circulation. L'entreprise de saisir et représenter la totalité, de se souvenir de tout et de tout sauvegarder, tout sauver, tout faire survivre, défi voué naturellement à l'échec pour une personne seule, semble alors plus réalisable, tous ensemble.

RÉFÉRENCES

- Lejeune, Ph. (1991). *La mémoire et l'oblique. Georges Perec autobiographe*. Paris : P.O.L.
- Perec, G. (1978). *Je me souviens*. Paris : Hachette.
- Perec, G. (1985). *Espèces d'espaces*. Paris : Galilée.
- Perec, G. (1990). *Je suis né*. Paris : Seuil.
- Perec, G. (2003). *Penser/Classer*. Paris : Seuil.
- Perec, G. (2019). *Ellis Island*. Paris : P.O.L.
- Perec, G. (2022). *Lieux*. Paris : Seuil. Version électronique : <https://lieux-georges-perec.seuil.com>
- Schulte Nordholt, A. (2008). Georges Perec : flâneur immobile, flâneur en marche. *Relief : Revue électronique de littérature française*, 2(1), 66-86. <https://doi.org/10.18352/relief.128>
- Schulte Nordholt, A. (2014). Perec, Lieux. Joie et mélancolie d'une archive urbaine. Dans S. Freyermuth et J.-F. Bonnot (dir.), *Malaise dans la ville* (p. 289-303). Bruxelles : Peter Lang.
- Schilling, D. (2006). *Mémoires du quotidien : les lieux de Perec*. Villeneuve-d'Ascq : Presses du Septentrion.

RÉSUMÉ : Cet article se propose de lire *Lieux*, projet inachevé de Georges Perec publié posthumement en 2022, en tant qu'œuvre charnière dans l'évolution des réflexions de Perec sur la mémoire, considérée comme travail et comme appel au partage. Dans un premier moment, l'étude esquissera brièvement une histoire du projet pour saisir les enjeux de sa rédaction, comprendre les possibles raisons de son abandon final et répondre aux questions de légitimité au sujet de sa récente publication posthume en double version, papier et électronique. Ensuite, dans le sillon de l'étude de Philippe Lejeune *La mémoire et l'oblique*, l'article proposera une lecture de *Lieux* focalisée sur les approches de la mémoire à l'œuvre dans ce texte. L'approche expérimentale de Perec vis-à-vis de la matière autobiographique, se heurtant aux questionnements, aux tâtonnements, aux incertitudes de l'auteur, se reflète dans une écriture hybride, errante, préfigurant les notions de multiple, de potentiel, d'appel aux autres qui caractériseront les projets successifs de l'auteur.

Mots-clés : Georges Perec, *Lieux*, mémoire, autobiographie, œuvres inachevées, publication posthume, hypertexte

Memory at work in Georges Perec's *Lieux*

ABSTRACT: This article aims to offer an interpretation of *Lieux*, Georges Perec's unfinished project published posthumously in 2022, as a pivotal work in the development of his approach to memory, considered both as *work* and as a call for sharing. At the beginning, a brief history of the project in question will be outlined in order to identify the challenges involved in writing it, understand possible reasons for its abandonment, and answer questions concerning legitimacy of its recent publication in two formats, both as a traditional book and a hypertext. Then, building upon Philippe Lejeune's work *La mémoire et l'oblique*, the article will propose an interpretation of *Lieux* focused on the approaches to memory at work within this text. Perec's experimental approach towards autobiography, faced with interrogation, trial-and-error exploration, and uncertainties of the author, is reflected in a hybrid, wandering writing, foreshadowing key notions developed in the author's later projects, such as the multiple, the potential, the call for sharing.

Keywords: Georges Perec, *Lieux*, memory, autobiography, unfinished works, post-humous publication, hypertext